

plus fins et les pièces froides les plus distinguées. Il déjeuna tant qu'il put, et passa le reste de la journée à maugréer, à bâiller, à fumer : une vraie journée de prisonnier. Le soir, un papier enveloppant une pierre, tomba dans sa chambre : c'était le bulletin de la guerre civile. Charles fut sensible à l'attention délicate qui prenait soin de le tenir ainsi au courant des événements, et ce procédé l'aïda à prendre en patience sa captivité.

Le lendemain, même train de vie. Le 30, à midi seulement, sa porte fut ouverte, et il put sortir.

Charles eut beau faire ; il ne put, à aucun prix, avoir le mot de cette aventure. Anastase, qui était sorti tout à son aise, avait été blessé en haranguant une charge de lanciers.

Le jour où Anastase reçut la croix de juillet, Charles était malade assez grièvement. Son médecin ordinaire était venu le visiter le matin, et lui avait laissé une ordonnance, lorsque se présenta un des plus célèbres docteurs de Paris.

—J'ai été fort lié avec votre père, dit-il à Charles ; j'ai appris votre maladie par mon confrère, et l'intérêt bien naturel que je porte au fils d'un ami m'amène chez vous.

Puis il examina le malade, lut l'ordonnance, y corrigea quelque chose, sortit et ne reparut plus. Charles fut bientôt rétabli.

Mais sa fortune était plus malade que lui, et ce fut vers cette époque qu'elle rendit le dernier soupir. Charles dès lors végéta ; son train se réforma de lui-même ; les créanciers se mirent en campagne, et, par-dessus le marché, Anastase reprenait ses sermons, lorsqu'arriva le choléra.

—Si j'en meurs, dit Charles, ce sera une bien grande consolation pour moi de m'être ruiné. Je n'aurai rien à regretter ; j'aurai joué de tout mon bien ; j'aurai joué de toutes les joies de la vie !

Et pendant qu'Anastase s'était mis à un régime austère, Charles se livrait à toute sa fougue, et marguait le fléau avec toute l'impétuosité de la misère qu'il avait en perspective.

L'épidémie faisait des progrès effrayants, lorsqu'un matin Charles reçut une lettre ainsi conçue :

"Partez pour l'Italie sur-le-champ. Les six lettres de change ci-jointes vous tracent votre itinéraire. C'est pour six mois. Au bout de ce temps-là vous recevrez des instructions ultérieures... Ce voyage ne vous oblige à rien, et ne vous compromet en aucune façon. Tenez-vous seulement en santé et en joie.

Charles prit conseil d'Anastase, qui, après de longues méditations, lui dit :

—Il y a un grand mystère là-dessous ; mais partez, d'autant mieux que le chiffre des morts s'élève à treize cents, ce matin.

Charles partit. Au bout de six mois délicieux, il reçut à Venise une lettre dans laquelle on lui envoyait les fonds nécessaires pour revenir en France. De retour à Paris, il trouva que le choléra avait disparu, et qu'Anastase s'était philosophiquement uni à une belle dot, assez laïquement personifiée.

—C'est le seul moyen qui vous reste pour vous tirer d'embarras et vous refaire une position, lui dit Anastase. Epousez une dot. Je vous chercherai cela.

Pendant qu'Anastase cherchait Charles devint amoureux. Ce fut là le premier bienfait de la vie simple à laquelle il était réduit, la première consolation de la pauvreté où il était

tombé ; —un amour vrai, son premier amour, à lui qui croyait avoir aimé si souvent, et qui touchait presque au terme de sa jeunesse ! Cela lui arriva aux Tuileries, un jour de foule. Par une singulière fatalité, la jeune personne dont la vue fit sur Charles une impression profonde était accompagnée du petit vieillard aux apparitions. Ce vieillard, ainsi que Charles l'apprit dès ses premières informations, était le père d'Angélique, et de plus, possesseur d'une grande et mystérieuse fortune, acquise dans l'usure, supposait-on.

Charles se livra sans réserve à sa passion. Tous les jours il passait sous les fenêtres d'Angélique ; chaque fois qu'elle sortait il était sur ses pas ; il se trouvait toujours à côté d'elle au spectacle ; il allait au bal quand elle y allait, tant il mettait d'adresse et d'intelligence à la suivre, tant aussi, de son côté, Angélique mettait de complaisance à aider ces rencontres : car il n'est pas besoin de dire que cet amour était partagé. Bientôt un commerce de lettres s'établit entre les deux amans, et ce fut l'éveil où vint échouer le mystère de leur innocente intrigue. Une de ces lettres fut saisie. Dès ce moment la correspondance cessa, la fenêtre fut fermée, Angélique ne sortit plus : plus de promenades, ni de spectacles, ni de bals ; plus de regards échangés, ni de mains serrées, ni de douces paroles jetées au cœur ! Alors Charles regretta amèrement sa ruine ; car s'il eût été riche encore, l'avare vieillard lui eût donné sa fille peut-être. Bientôt il tomba dans une mélancolie noire qui fit en lui de grands ravages. Pour l'achever, il reçut à l'improviste un billet d'Angélique. —Elle avait langui, elle aussi ; elle était malade ; son père avait obtenu son consentement à un autre mariage. Elle suppliait Charles de l'oublier, et lui disait un adieu éternel.

La réponse de Charles fut courte : " Je n'ai qu'un moyen de vous oublier, disait-il, " ce moyen arrange tout, et me délivre d'un " fardeau chaque jour plus pesant. Adieu. " Demain j'aurai cessé de vivre. Une dernière pensée ! "

Cette lettre envoyée, Charles se prépara. Depuis long-temps la vie lui pesait. Après son luxe, qui était un besoin pour lui, la détresse ; et cet amour malheureux et contrarié, à lui dont les moindres passions et les plus grandes fantaisies avaient été satisfaites toujours et sur-le-champ ; c'étaient plus qu'il n'en pouvait supporter. La mort donc ! En face de ses pistolets chargés, il écrivait quelques dernières dispositions, lorsque tout à coup un petit vieillard effaré, dépouillé, bouleversé, entre comme une bombe, s'élançant, se jette sur les pistolets, pâle, tremblant, et tenant à la main la lettre écrite à Angélique. C'était le père.

Malheureux ! s'écrie-t-il, vous tuer ! un suicide ! un crime ! malheureux !

Vraiment ! dit Charles avec tout l'ironique sang-froid d'un homme qui a pris un grand parti, vous voilà ! Il eût été singulier, en effet, que je ne vous rencontrasse pas en un pareil moment, vous ! Jusqu'ici cependant vous ne vous étiez jamais mêlé si directement de mes affaires. Mais rendez-moi ces pistolets, monsieur !

—Moi, vous les rendre ! non ! Vous tuer ! pourquoi vous tuer !

—Etes-vous donc venu pour me demander ma confession à ce moment suprême ! Pourquoi ? ne le savez-vous donc pas, et ignorez-vous une seule circonstance de ma vie, vous que je trouve à chaque instant sur mes pas depuis si long-temps ?

—Oui, c'est moi, ingrat, qui, depuis quatre ans, ai veillé sur vous comme ne l'eût pas

fait une mère ! J'ai veillé sur votre sommeil, sur vos peines, sur vos joies ; malade, je vous ai envoyé mon médecin. Aux jours de trouble, j'ai mis le verrou à votre porte. Quand le fléau est venu, je vous ai fait voyager en Italie comme un fils de famille opulent. J'ai écarté de vous bien des chagrins, bien des dangers et des malheurs ; et aujourd'hui, pour me payer de tant de soins et de dépenses, vous allez froidement vous tuer et m'enlever du même coup 10,000 francs de rente ; car, monsieur, c'est à moi qu'appartient votre rente viagère. Je l'ai achetée de seconde main, il y a quatre ans, cette rente, que votre suicide éteindra. Si vous tenez absolument à mourir, monsieur, attendez que j'aie négocié cette rente. Vous me devez bien cela.

—C'est un malheur, reprit Charles, mais je ne saurais attendre ni tremper dans un dol. Si je fais banqueroute de ma vie, ce ne sera pas une banqueroute frauduleuse, du moins. Vous qui connaissez mon histoire, vous savez si cette vie m'est supportable. Vous qui êtes le père d'Angélique, vous savez ce qui me la ferait supporter encore, et avez mon sort entre les mains. Cependant je ne vous prie de rien. Calculez.

—Eh bien ! soyez mon gendre, dit le vieillard, quand il vit que tout autre espoir était perdu. Je donne en dot à ma fille la moitié de cette fatale rente ; j'y aurai toujours gagné quelque chose !

Le mariage fut célébré. Quelques mois après, le vieillard mourut, et Charles hérita de tous ses biens. Comme il revenait du cimetière du Père-La-Chaise avec Anastase ;

—Vous voyez, lui dit-il, sage et éloquent ami, ce que me rapporte ma ruine. Elle m'a d'abord sauvé la vie au moins une fois, et c'est grâce à elle aujourd'hui que je possède une femme charmante et de grandes richesses. Croyez-moi, Anastase, la fortune se rit des calculs de votre sagesse, et le meilleur lot ici-bas est le plus souvent pour celui qui ne compte pas.

EUGÈNE GUINOT.

LE FESTIN DES JEUNES FRANCES.

Voyons le jeune France à table, comme nous le verrons plus tard chez lui dans ses ameublements.

Le jeune France aime la lueur de sanglier, le filet de chevreuil sauvage, le paon aux larges ailes, l'eau parfumée, les dragées et les hanaps.

Mange du sanglier, homme fort : c'est indigeste, mais gothique. Le paon est détestable ; mais il a une queue, n'est-ce pas ? qui semble un soleil, un héliotrope, une pensée orientale. La métaphore l'emporte sur l'appétit, et tu déchires l'aile du volatile, en songeant qu'il a paré jadis la table d'un seigneur châtelain et fait les délices de l'hôtel de Naples. Du paon pour quatre, garçon.

Mais avant tout la soupe jaune, le potage au safran ; le potage apporté du bas-empire en Italie par les Lascaris, et arrivé en France avec la peste noire. Ris, mandit et funeste gastronome, de la julienne, du potage au riz, au vermicelle, à la purée ; lave-toi l'estomac de la soupe jaune. Tu la manges et tu dis : " Voir à ce sujet Procope, Casaubon, et les porphyrogonètes. " C'est bien ; digère et cite ; nous verrons plus tard.

Après la soupe jaune, le bœuf noir cuit dans l'eau, nourriture des hommes primitifs. Avez-vous vos couteaux ?